

Poudre de Pierre André Despond

Du 31 janvier au 23 février 2025 – Galerie Trace Ecart Bulle

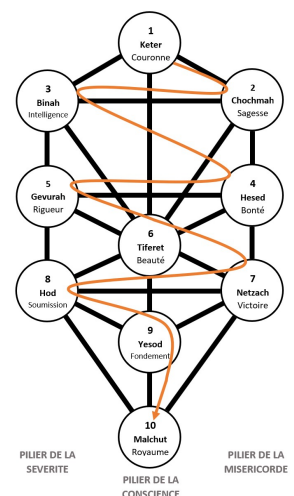
Pierre André Despond expose ici, sous le titre de « Poudre », 26 de ses œuvres récentes. Arbres, jardins, vases, robes. Et un autoportrait. 25 pastels et une peinture.

Poudre à Trace Écart. C'est tout trouvé. Et tout est dit. Je devrais m'arrêter là et vous laisser à la contemplation silencieuse des œuvres.

Permettez cependant que je fasse un peu de bruit avec la bouche pour diluer ce qui est concentré dans les trois mots de ce titre et accompagner votre visite... immobile pour l'instant. Car c'est bien là que j'aimerais vous emmener, en résonance avec la pratique de l'artiste, là où tout commence : dans le vide immobile, avant le premier instant, quand tout et rien se confondent encore dans un potentiel infini.

L'écart entre le point infini d'où nous venons, en tant qu'être humain, et les dimensions finies de notre existence terrestre est tellement grand que nous en avons perdu la trace. Mais Pierre André Despond – me pardonnera-t-il jamais si j'ose le dire – a inventé la poudre... une poudre magique qui permet d'en révéler la trace. Cette trace infime est déposée en nous depuis la nuit des temps même si elle est cryptée et quasi méconnaissable. En ce sens, notre artiste et ami, est le descendant direct de son noble ancêtre, le peintre préhistorique, mage aborigène, se servant déjà de cette poudre de terre colorée pour tracer sur le mur des grottes ou des falaises, dans des lieux sacrés à l'écart du monde bruyant, les signes, formes et mouvements, permettant d'établir la connexion des humains avec les forces qui animent l'univers, de l'infiniment grand à l'infiniment petit. Et la sensation que j'éprouve à chaque fois que je me trouve en intimité avec une de ses œuvres n'est pas étrangère à celle que j'ai connue face à certaines peintures rupestres en Australie : un saisissement physique d'une grande intensité et d'une infinie douceur.

La connaissance indigène à laquelle se réfère Pierre André est une des plus anciennes de la civilisation occidentale, c'est l'arbre des Séphiroth, le fameux arbre de vie de la tradition cabalistique juive. En voici le schéma : il est composé de 10 sphères contenant les diverses émanations du divin. Chaque séphira est un vase qui se brise et déverse son contenu dans le suivant, du plus haut, Keter, la couronne, jusqu'au plus bas, Malchut, le royaume, en suivant un chemin qui zigzague et qui amène la totalité des attributs divins jusque dans la matière. Cette dernière séphira,



qui est celle du monde dans lequel nous vivons, est ainsi la seule à contenir la totalité des émanations divines mais cette totalité est évidemment fragmentée en une infinité de petits morceaux. Keter, la première tout en-haut, à l'opposé, représente le divin, le sans-forme, inatteignable, inconnaissable parce que tout simplement inconcevable dans sa dimension infinie. Et tout en-bas, le royaume, Malchut, que nous sommes chacun individuellement, en tant qu'être incarné dans la matière physique, en contient donc une émanation. Nous en sommes les récipiendaires. Bonne nouvelle ! Le royaume est ici-bas. Et la couronne y a déposé son empreinte.

La structure de cet arbre magique est présente en filigrane, comme un squelette, invisible mais perceptible, dans chacune des œuvres de Pierre André. C'est la charpente qui vient discrètement soutenir le dépôt initial de la poudre sur la surface du papier et c'est cette poudre elle-même qui, en progressant, tient ensuite en haleine la construction de la forme, comme si ces particules élémentaires passaient justement d'un niveau à l'autre, à l'instar des séphiroth, pour amener les attributs du divin dans la matière... du tableau en l'occurrence. C'est aussi la structure dans laquelle l'exposition elle-même est emboîtée puisqu'elle contient 26 œuvres, la somme des 22 chemins possibles qui passent d'une séphira à l'autre et des 4 mondes qu'ils relient : le divin, le mystique, le psychologique et le physique.

Tout-à-l'heure, en parcourant les cimaises, vous pourrez, vous ingénieur à découvrir comme un jeu, la présence subtile de cette structure cachée dans chaque œuvre. Le titre peut parfois vous donner des indices, comme par exemple le numéro 16 : « Vase aux petites flammes ».

Rien ne se rapproche tant de ce que fait notre peintre dans son atelier que ce phénomène naturelle et mystérieux que l'on appelle murmuration. Ces bancs d'oiseaux qui volent ensemble par dizaines de milliers comme s'ils étaient un être unique animé par une même impulsion. Je m'amuse aussi à imaginer l'artiste à son chevalet en train de se servir de sa vibration intérieure comme de l'archet qu'on utilise dans cette expérience de physique des matériaux qui consiste à disposer de la limaille de fer sur une plaque métallique et à la faire vibrer, avec un archet justement, pour voir les particules se disposer naturellement en une structure géométrique parfaite, une étoile à 5 branches ou un polygone régulier, par exemple.

Mon intention en faisant appel à ces images est de nous amener aussi près que possible du mystère à l'œuvre dans le processus créatif de Pierre André.

Dans l'autoportrait « Vers la maison du jardin », numéro 25, nous pouvons d'ailleurs découvrir comment il procède.

Le peintre a les yeux fermés. De tout son être immergé dans le creuset rougeoyant de la création on ne voit ressortir que la tête. Son visage possède encore la couleur brique d'une céramique au sortir du four, sauf son oreille qui est bleue... on dirait qu'elle a déjà commencé à refroidir. Elle capte la vibration subtile des ondes bleues à sa gauche, le lointain écho des origines divines de la création toujours audible dans la nature et dans la profondeur de son être.

Il ne fait rien pour commencer. Il va à la rencontre de son image intime, il perçoit sa résonance intérieure, il en ressent l'écho lointain et cette impulsion crée le premier mouvement. Il n'y a pas de dessin préparatoire. Le créateur ne refait jamais ce qu'il a déjà fait. En procédant ainsi, il ne suit pas un chemin préalablement tracé. Le chemin se fait et se découvre en avançant. C'est un engagement intuitif, physique, éminemment sensoriel, qui répond d'abord à une envie de matière et qui a pour effet en même temps de maintenir à distance la tentation sécurisante, mais dangereusement inhibitrice, de la réflexion mentale. Il mobilise tous ses sens : l'aspect visuel, bien sûr, mais gustatif aussi dès lors que la vue de la matière picturale le fait saliver ; auditive, quand il pose la matière sur le support et qu'elle chante diversement suivant que celui-ci est lisse, granuleux, rêche ou plissé ; tactile, évidemment, quand ses doigts dépose la poudre, la frotte ou l'estompe et finalement auditive encore, mais qu'il perçoit alors sur un autre plan, plus kinesthésique, lorsqu'il saisit le rythme de la rencontre entre la matière et son support. Et imaginez le bonheur suprême que cela doit lui procurer au niveau olfactif, lorsque dans son atelier, « le Royaume – exhale – les 10 parfums de l'arbre » comme le suggère le titre du dernier tableau, le no 26, dans la vitrine.

En poursuivant notre observation du tableau « Vers la maison du jardin », son autoportrait, nous constatons que le visage occupe la position de la sixième séphira : Tiferet, la beauté, l'harmonie. Cette séphira se trouve au milieu de l'arbre de vie. C'est en cette sphère que notre âme individuelle sent monter en elle l'aspiration intense à se fondre dans l'âme universelle en reconnaissant sa présence dans toutes les manifestations du monde de la matière. On pourrait donc y voir la belle tête d'un maître zen qui, du cœur de sa méditation permanente, enseigne à son disciple, celui qui est au travail dans l'atelier, en lui murmurant à l'oreille : « Souviens-toi, fils, que lorsque tu regardes une fleur, la fleur te regarde aussi ». Croiser le regard de cette fleur imprégné d'amour inconditionnel et de douceur infinie devient, au moment du passage dans cette séphira, le nutriment essentiel de notre âme, puisque cette fleur contient, comme le reste de la création, elle aussi cette part du divin.

C'est l'expérience que je vous invite à faire, au cours de votre visite, au moment où vous sentez que vous êtes en face du tableau qui vous touche le plus. Permettez-

vous de le regarder et d'oser imaginer qu'il vous regarde en même temps du fond de son mystère avec cette infinie douceur et cet amour inconditionnel. Si vous réussissez à établir cette relation avec lui, vous aurez certainement envie de l'emporter à la maison avec vous... à l'issue de l'exposition, bien entendu. Je vous suggère alors de l'accrocher dans votre chambre à coucher. Vous aurez ainsi l'occasion de poursuivre cette exploration sans fin du mystère de l'amour et de la beauté sur terre, de jour comme de nuit. Comme par exemple, avec : « Arbre, échelle du soir » ou « Robe terre » ou « Quitter sa robe au soleil couchant » ou « Vase des amants » ou « Vase cœur battant » et bien d'autres encore.

Je vous rends maintenant à la galerie, à l'artiste et au grand silence qui règne en ses œuvres, ce grand silence propice au recueillement de l'intime et de l'universel. Nous avons tellement besoin de recueillement. Merci Pierre André de nous en offrir une si belle occasion.

Je vous remercie de votre attention.

Jean-Marc Berger
31 janvier 2025